

Ces pauvres femmes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 34

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

J'eus un mouvement de recul et m'arrêtai aussi, ne pouvant deviner ce que me voulait cet inconnu.

Il ne se pressait pas de m'adresser la parole, et pourtant sa manière d'être excluait toute pensée d'impolitesse. A vrai dire, il n'était pas si vieux, soixante ans, peut-être.

Les deux pointes inégales de sa moustache grise ombrageaient une bouche très bonne, dont les coins s'abaissaient en un malicieux sourire, d'accord avec le rayon de gaieté qui dansait au fond de ses yeux. La redingote qu'il portait ne pouvait appartenir qu'à un Vaudois, et le feutre qu'il enleva pour me saluer, respirait à coup sûr, comme aurait dit Monsieur Benjamin Vallotton, la démocratie.

Je suis, me dit-il simplement, le *Conteur Vaudois*. Je saluai, mais sans trouver de réponse et très ahurie ! — Comment, le Conteur Vaudois avait une figure !

— Et, poursuivit le vieux monsieur, je vous connais un peu. On m'a parlé de vous ; vous êtes timide, ne le soyez plus. Vous êtes triste aussi, je le vois. Pour vous encourager, faites une fois, de toutes les pensées qui plissent votre front et ralentissent votre démarche, faites une fois quelque chose pour moi ?

— Mais, Monsieur le Conteur Vaudois, dis-je touchée de cette bienveillance et recouvrant peu à peu mes esprits, comme vous le dites si bien, mes pensées sont souvent tristes ! Qu'en ferez-vous, vous qui, depuis de longues années, distribuez de la gaieté à vos abonnés ? — Puis, vous aimez les histoires vraies, et souvent, d'absurdes petits contes, sans aucune morale, surgissent de mon esprit. Je n'oserais jamais vous les dire !

Le Conteur Vaudois éclata d'un beau rire en me frappant sur l'épaule ; je ne m'offensai pas, le geste était très paternel.

— Mais, mon enfant, dit-il, vous ne savez donc pas, que souvent les pensées tristes, par un enchaînement mystérieux pour ceux qui n'observent rien, aboutissent à des histoires gaies.

Vos pensées sont noires parce qu'elles sont enfermées ! Sortez-les, mettez-les au soleil, vous verrez la couleur qu'elles prendront ! Quant aux contes, mais, il n'y a rien de si vrai que les contes ! — Moi, le Conteur, je le sais mieux que personne ! Les contes, mais c'est plus vrai que l'histoire ! S'ils sortent du fond de votre esprit, c'est qu'ils y ont été placés. Allons, pas d'hésitation, à bientôt, nous vous attendons !

Le Conteur Vaudois s'éloigna, me laissant perplexe au bord du trottoir, mais tout de même encouragée, si bien que je me résolus à tenter l'aventure, en contant dès aujourd'hui cette rencontre.

Est-elle vraie, au Conteur lui-même demandez-le, si un jour vous le rencontrez !

Une Conteuse Vaudoise.

LE LIVRE D'OR MORGIE

DANS une série d'intéressants articles sur Morges et son histoire, le *Journal de Morges* donne la liste suivante des personnages notables qui sont nés dans cette ville ou qui y ont exercé leur activité. Les vivants, car on en pourrait citer aussi plus d'un, ne sont pas compris dans cette liste.

Charles-Emmanuel de Warnery (1720-1786), qui fit en Pologne une brillante carrière militaire, et a publié plusieurs ouvrages stratégiques remarquables ; Jean-François Sablet, dit le *Romain* (1745-1813), peintre distingué auquel le gouvernement français accorda un appartement au Louvre, et dont le musée Arlaud, à Lausanne, possède deux tableaux ; son frère, Jacques Sablet (1749-1803), dit le peintre du *Soleil* ; le Dr Jean-André Venel, créateur de l'orthopédie (1740-1791) ; Marc-Samuel-Isaac Mousson, chancelier de la Confédération (1776-1861) ; Alexandre Yersin, professeur de Sciences naturelles, père du Dr Al. Yersin (1825-1863) qui a découvert le sérum anti-pestueux et dirige actuellement l'institut de Na-Trang ; Auguste Huc-

Mazelet, docteur-médecin, philosophe, musicien (1811-1869) ; 1812-1888, le peintre Louis Buvelot, qui eut une vie mouvementée au Brésil, puis à La Chaux-de-Fonds, devint professeur de dessin, et s'expatriant de nouveau dans les années 1860, en Australie, devint une des célébrités de Melbourne ; il a donné son nom au musée de cette ville ; Alexis Forel, économiste, naturaliste (1787-1872) ; Fritz Burnier, colonel, mathématicien (1818-1879) ; François Forel, (1813-1887), président de la Société d'histoire de la Suisse romande, archéologue, père de F.-A. Forel ; Eug. Bersier, pasteur à Paris, (1831-1889) ; Benjamin Vautier, peintre à Düsseldorf (1829-1898) ; Charles Dufour, mathématicien et astronome (1827-1902) ; Pierre-François de Martines (1721-1769), colonel au service de la France ; François-Louis Mayor, seigneur de Sullens (1683-1725), colonel au service de la Hollande, et son frère Benjamin Mayor (1686-1719), colonel au service de Venise ; Henri-J.-Emmanuel Monod (1753-1833), magistrat ; Jean-Louis Muret (1715-1796), économiste ; Emmanuel-François-Benjamin Muret-Grivel (1764-1840), envoyé en mission auprès de Bonaparte ; Jules-Nicolas-Emmanuel Muret, (1759-1847), landammann ; comte Jean-Jacques de Beausobre (1704-1783) lieutenant-général au service de la France ; Jean-Jacques Cart (1747-1813), juriste et historien ; Alexandre de Catt (1728-1795), secrétaire particulier de Frédéric II, roi de Prusse ; Henri Warnery (1859-1902), professeur à l'Académie de Neuchâtel et à l'Université de Lausanne, poète et romancier, était bourgeois de Morges.

CES PAUVRES FEMMES

NOUS trouvons dans « l'Amerikanische Schweizer-Zeitung » qui paraît à New-York à l'usage des Suisses des Etats-Unis, une historiette amusante.

Dans un village de montagnes vivait une femme dont le péché mignon et tenace était le bavardage ; sa langue et son imagination étaient inusables et leurs exigences passaient avant les travaux du ménage, les soins aux enfants et au bétail.

Les autres montagnardes convinrent un jour de lui jouer un tour tout en mesurant l'étendue de sa passion des commérages. Dès l'instant où le chevrier appelait ses chevrettes pour les conduire à l'alpage, une voisine consentit à perdre une heure avec la babillarde ; au bout de ce temps, comme par hasard, une deuxième villageoise survint pour remplacer la première et reprendre le fil de la conversation. D'heure en heure, la... muette eut l'immense plaisir de tailler des bavettes avec la plupart des femmes du village, sans se douter de la conspiration. Tant et si bien que, le soir, quand le chevrier ramena son troupeau, elle était encore devant son chalet, infatigable, à discuter les dernières nouvelles de la journée !

L'histoire est plaisante assurément, mais ce serait risquer peu que de parier que la plus belle moitié d'un village suisse n'eût jamais la cruauté de se moquer de la sorte d'une fille d'Eve trop loquace. Chaque pays, chaque localité a ses babillardes — et ses babillards aussi — ; c'est faire tort à notre population que de l'accuser, elle seule, de ce travers.

« Ganache ! ». — Madame, votre mari est une ganache ! déclara froidement Napoléon Ier à l'impératrice d'Autriche. La souveraine qui ignorait les finesses de la langue française, demanda l'explication du mot « ganache » à un de ses courtisans. Ce dernier n'étant pas mieux au courant et ne voulant pas passer pour un ignorant, lui fit, sans hésiter, cette réponse :

— Majesté, une ganache, c'est l'homme le plus intelligent, le plus instruit et le plus distingué d'un pays.

A quelque temps de là, l'impératrice voulant féliciter un de ses officiers pour d'importants services rendus, lui annonça avec conviction et en présence de toute la cour :

— Monsieur, vous êtes la plus grande ganache de mon empire !

PHARMACIES

AMEZ-VOUS les pharmacies ? Oui, n'est-ce pas ! Tout y est si brillant, si net ! Il y règne une atmosphère de science, plus encore de mystère qui séduit l'ignorant... que nous sommes tous en l'espèce. Et les pharmaciens aux gestes mesurés, calmes, méthodiques derrière leur comptoir pareil à un trône ! Ah non ! Dans les circonstances les plus graves, il garde toute sa présence d'esprit, toute sa placidité. Il le faut sans doute ! Mais pourtant !

Ecoutez, à ce propos, ce que disait déjà Monselet, il y a plus d'un demi-siècle :

« Un jour, pendant que j'étais dans une pharmacie, à examiner tous ces bocaux, si pareils de forme, et si différents de contenu — une femme pousse violemment la porte du magasin ; elle entre. Elle n'a pas la force de parler ; tous ses traits sont convulsés. Elle ne peut que tendre au pharmacien une ordonnance qui tremble entre ses doigts. Son mari vient de se fendre la tête ou peu s'en faut. Il est là, chez elle, étendu sur un lit sans connaissance. Le médecin appelé en toute hâte, a rapidement tracé quelques lignes sur un papier... C'est ce papier que déplie gravement le pharmacien, — car un pharmacien ne doit jamais cesser d'être grave, — c'est ce papier qu'il déchiffre lentement, posément, car un pharmacien doit avant tout, bien se pénétrer des termes d'une ordonnance.

Lorsqu'il a fini de lire, il dit à la femme :

— Veuillez vous asseoir !

S'asseoir ! s'asseoir !

— Mais, monsieur, s'écrie-t-elle ; vous ne comprenez donc pas ? Mon mari court le plus grand danger ! Donnez-moi vite ce qu'il faut ! Vite !

— C'est l'affaire d'un instant... Veuillez vous asseoir.

La pauvre femme se laisse tomber sur une chaise, les bras sans ressort, les yeux sans regard.

Pendant ce temps, le pharmacien s'est mis à l'œuvre. Il choisit une petite bouteille, la pose dans un des plateaux de la balance placée devant lui. Il se dirigea vers la bibliothèque des bocaux ; il en attire un et verse quelques gouttes de son contenu dans la petite bouteille. Il pèse encore, et ajoute d'un autre bocal, — tout ceci avec le soin et la méthode recommandés par le Codex. De temps en temps la femme se lève par un brusque soubresaut. Elle voit son mari pâle sous le sang, et elle se tourne vers le pharmacien en joignant les mains :

— Oh ! monsieur ! monsieur !

— Patience...

— Mon pauvre mari !

— Voilà ce qui est bientôt fait, madame.

Disant cela le pharmacien bouche hermétiquement la petite bouteille enfin remplie. Il prend dans un tiroir un morceau de papier vert, dont il entoure et coiffe le bouchon, en le plissant comme une collerette. Il l'assujettit avec une ficelle rouge, et achève de le rogner avec des ciseaux. Ensuite présentant un bâton de cire à la bougie, il en laisse tomber une parcelle enflammée, avec laquelle il fixe la ficelle au sommet du bouchon.

— Oh ! monsieur !

Ce n'est pas tout. Il s'agit de tailler une étiquette et de la coller avec un pinceau sur le flacon ; puis d'écrire en belles lettres sur cette étiquette blanche le numéro de l'ordonnance, le nom de la potion sans oublier l'indication : « Agiter avant de s'en servir ».

— Monsieur... monsieur !

— J'ai fini, madame.

En effet, après avoir accompli toutes ces indispensables formalités, le pharmacien roule le flacon dans un dernier papier et le présente délicatement à la femme.

Combien ? combien ? balbutie-t-elle en agitant fébrilement sa main dans la poche de sa robe.

— Passez au comptoir.

Au comptoir, trône le propriétaire de la pharmacie, majestueux, qui a l'air de sortir d'un